



Denis de Rougemont (1939) *L'Amour et l'Occident* (1956) Avertissement¹

J'ai appelé « livres » les différentes parties de cet ouvrage, parce que chacune esquisse le contenu d'un volume de dimensions ordinaires.

Le grand nombre des faits et des textes cités, le jeu des « leitmotive » entrelacés, risqueraient d'égarer certains lecteurs si je ne donnais ici la clef de ma composition. Le premier livre expose le contenu caché de la légende ou du mythe de Tristan. C'est une descente aux cercles successifs de la passion. Le dernier livre indique une attitude humaine diamétralement opposée, et par là il achève la description de la passion, car on ne connaît vraiment que les choses dépassées, ou du moins celles dont on a pu toucher, fût-ce même sans les franchir, les limites.

Quant aux livres intermédiaires : le deuxième tente de remonter aux origines religieuses du mythe, tandis que les suivants décrivent ses effets dans les domaines les plus divers : mystique, littérature, art de la guerre, morale du mariage.



L'agrément de parler des choses de l'amour est un prétexte assez peu convaincant, lorsqu'il s'agit d'un volume aussi dense. Douteux avantage d'ailleurs : on rougirait de le partager avec tant d'auteurs à succès. Aussi me suis-je donné quelques difficultés. Je n'ai pas voulu flatter ni déprécier ce que Stendhal nommait l'amour-passion, mais j'ai tenté de le décrire comme un phénomène historique, d'origine proprement religieuse. Or les hommes, et les femmes, tolèrent fort bien que l'on parle d'amour, et même ils ne s'en lassent jamais, si commun que soit le discours ; mais ils redoutent que l'on *définisse* la passion, pour peu de rigueur que l'on y apporte. La plupart, estime Laclos, « renonceraient même à leurs plaisirs, s'il devait leur en coûter la fatigue d'une réflexion ». Il s'en suit que ce livre montrera sa nécessité dans la mesure où d'abord il déplaira ; et il n'aura d'utilité que s'il convainc ceux qui auront pris conscience, en le lisant, des raisons qu'ils pouvaient avoir de le trouver d'abord déplaisant. Cette manière me vaudra bien des reproches. Les amoureux me tiendront pour cynique, et ceux qui n'ont jamais connu la vraie passion s'étonneront de m'y voir consacrer tout un livre. Les uns diront qu'à définir l'amour, on le perd ; les autres, qu'on y perd son temps. À qui plairai-je ? À ceux qui veulent savoir, peut-être, ou même guérir ?



Je suis parti d'un type de la passion telle que la vivent les Occidentaux, d'une forme extrême, exceptionnelle en

apparences : le mythe de Tristan et Iseut. Il nous faut ce repère fabuleux, cet exemple éclatant et « banal » — comme on dit d'un four qu'il est banal, donc unique — si nous voulons comprendre dans nos vies le sens et la fin de la passion.

Il est donc entendu que j'ai simplifié. Pourquoi perdre son temps et son style à expliquer sans cesse que la réalité est plus complexe que tout ce qu'on peut en dire ? Que la vie soit confuse ne saurait signifier qu'une œuvre écrite doit l'imiter. Si j'ai parfois dogmatisé, je n'en demanderai pardon qu'à ceux de mes lecteurs qui estimeront que mes stylisations font tort au sens profond du mythe.



Entraîné par mes analyses dans les domaines réservés d'ordinaire aux « spécialistes », j'ai profité autant que je l'ai pu des travaux réputés classiques, et de quelques autres ; et si je n'en ai cité qu'un nombre assez restreint, ce n'est pas toujours par ignorance, mais par souci de m'en tenir à l'essentiel. Les spécialistes me pardonneront-ils d'avoir tenté un effort de synthèse que toute leur formation technique condamne ? À défaut d'une science universelle qu'il faudrait plusieurs vies pour maîtriser, je me suis borné à rechercher ici et là des confirmations opportunes à certaines vues tout intuitives. J'en ai trouvé d'ailleurs plus qu'il n'était besoin, et n'ai livré qu'un résumé de mes recherches. Ce compromis m'expose à un double péril. J'aurais peut-être convaincu quelques lectrices si je n'avais pas donné des preuves. Et je me serais acquis l'estime des spécialistes si je n'avais pas tiré de leurs travaux des conclusions... Dans cette situation fâcheuse, il ne me reste qu'un espoir : celui d'instruire les lectrices tout en amusant les savants.



J'ai vécu ce livre pendant toute mon adolescence et ma jeunesse ; je l'ai conçu sous forme d'œuvre écrite, et nourri de quelques lectures, depuis deux ans ; enfin je l'ai rédigé en quatre mois. Ceci me rappelle le mot de Vernet, à propos d'un tableau qu'il vendait assez cher : « Il m'a demandé une heure de travail, et toute la vie. »

D. DE R.
21 juin 1938.

¹. <https://unige.ch/rougemont/livres/ddr1956ao/1>